

La généreuse terre vaudoise

Autor(en): **Aubort, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 22

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219557>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

mobilisés par notre frayeur, un large rire fendit sa bouche, et il nous angoissa par cette réponse :

— Ah ! vous croyez que je coupe à vos tours, sales petits gueux de farceurs, attendez un peu, je vas vous en donner, du pendu, moi...

Et, comme j'étais le plus rapproché, il me lança une claqué retentissante, une claqué qui voulait être gentiment bourru... mais que je sentis tout de même, fichtre...

Et ce ne fut pas lui qui dépendit le pendu...

François Gaudard.

CHOSSES D'AUTREFOIS

Le cirque Knie monté, ces jours, place du Tunnel, attire la foule tous les soirs. Cela s'explique par la valeur de ses attractions et par le bon souvenir qu'à Lausanne on a toujours gardé à la famille Knie.

C'est pourquoi nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant l'article ci-dessous de l'un de nos anciens éditeurs, M. C. Pache-Varidel. Ce sont choses vécues.

* * *

DANS ce temps-là, les acrobates, les danseurs de corde, les virtuoses du trapèze, n'abondaient pas en notre pays. On n'y trouvait ni théâtre, ni kursaal, ni cinémas, ni gramophones, phonographes, ni rien de semblable pour distraire grands et petits. Les gens passaient leur soirée en famille, autour de la table, éclairée par une lampe modérateur, ils se couchaient généralement de bonne heure et ne s'en portaient pas plus mal. Exception était faite au Nouvel-An, où l'on voyait arriver deux ou trois pauvres roulettes, dont les propriétaires édifiaient deux ou trois pauvres baraques. On y voyait encore quelque maigre carrousel, actionné à la main et dont les chevaux étranges galopaient aux sons d'un orgue de barbarie, plus ou moins asthmatique. On pouvait aussi contempler dans les verres ronds d'un panorama, la dernière éruption du Vésuve ou de l'Etna, la prise de Sébastopol, Venise et le Pont des Soupîrs avec une foule de gondoles ressemblant à de fantastiques canards à trois becs, tout cela pour quelques centimes et, on obtenait par dessus le marché un billet de tombola, « toujours gagnant » qui nous adjugeait un crayon, un cahier, un porte-plume ; les « gros lots » affriolants étaient placés, en évidence, à l'étalage, en façon de réclame.

De temps à autre, oh ! pas souvent, arrivait un cirque de vingtième ordre : quatre malheureux chevaux, tour à tour de trait et de selle ; un pauvre bourrique ; deux ou trois singes ; quelques chiens savants un ours peut-être ; une écuyère, un écuyer, un paillasse et un orchestre à tambour, trombone, cornet à piston, et voilà ! Ah ! nous n'étions pas gâtés et les enfants d'à présent, habitués aux électriques exhibitions des forains actuels, feraient triste figure si les circonstances les limitaient à cette portion congrue que nous considérons alors, comme une aubaine incomparable. Il est vrai que, de temps à autre, nous avions la visite, ardemment attendue, de la « famille Knie ». Superbe compensation.

Il y a plus de soixante ans que je vis pour la première fois ces braves gens. J'étais bien jeune alors. Mon père me mena — pour me récompenser de je ne sais plus de quoi — voir travailler les Knie. La baraque en planches, qu'ils appelaient « arène », était située de place de la Riponne, exactement sur l'emplacement actuel du « Foyer des Jeunes ». Les artistes n'étaient pas nombreux, M. Knie père — grand-père ou peut-être arrière-grand-père de la jeune génération actuelle, — les deux fils, Charles et Henri, les deux filles qui se produisaient dans des danses hongroises, polonaises, etc., etc., dans le costume national de chaque danse. Il y avait encore un équilibriste de valeur, appelé Blondin, qui faisait le même travail que les Knie père et fils ; et puis un paillasse, maigre, hilare, déjà sur l'âge, dont les fonctions consistaient à allumer les quinquets, à servir les artistes dans leurs exercices, et, naturellement, à recevoir des claques, au grand amusement du public qui se tordait. Mme Knie, mère, était à la caisse et avait la gérance de cette entreprise. Je

viens de parler de l'équilibriste Blondin, à ce propos, je me suis souvent demandé, en vain, si ce Blondin était le même que le Blondin qui, plus tard, traversa, sur la corde tendue, les chutes du Niagara ?

Pendant quelques années, je revis plusieurs fois, à Lausanne, la famille Knie. C'était pour nous autres gamins une joie lorsque le crieur public Clerc — un ancien soldat au service de Naples — un grognon, bourru, sec et rougeaud, annonçait au son du tambour la venue des célèbres artistes et la première représentation. Et comme nous le suivions pour ouïr plusieurs fois la mirifique nouvelle, car il fallait en connaître tous les détails pour les faire briller aux yeux des mamans à l'effet d'obtenir les quelques sous destinés à payer l'entrée et user nos fonds de culottes sur les planches rugueuses et mal rabotées.

Là nous admirions les voltiges du père Knie, un peu pansu, ainsi que les exercices des deux fils, les danses des filles et les bons mots du paillasse. Chaque soir, le spectacle se terminait par une pantomime burlesque, jouée par « toute la troupe », paillasse compris.

Les danses sur la petite corde nous charmaient absolument et l'élégance de l'acrobate en son pourpoint de velours pailleté, ses voltes, ses audaces nous réjouissaient fort et ce n'était pas non plus sans une légère appréhension que nous le regardions s'agenouiller, s'asseoir, sauter, balancier en mains, toujours souriant. Et l'artiste, sa danse achevée, — tandis que le public applaudissait, — remettait son balancier au paillasse, sautait sur la piste, et saluant avec le geste traditionnel, qui signifie sans doute : « Voyez, ce n'est pas plus difficile que ça ».

Mais ces choses d'autrefois, qui nous paraissent superbes, nous sembleraient aujourd'hui bien mesquines. La pyramide de bouteilles, au sommet de laquelle un des fils Knie se tenait debout sur une main, vous ferait sourire de pitié ! Ce sont des acrobaties démodées, que nos modernes attractions ont laissé bien loin derrière elles. Le voyage du père Knie poussant sur la grande corde une brouette chargée d'un mannequin ou d'un enfant (?) ne parviendrait pas même à vous enthousiasmer ; nous étions moins difficiles, ayant moins vu. Pendant un quart d'heure que durait le trajet de l'acrobate, poussant la brouette, nous nous sentions vivre dans la peau du bonhomme et de telles impressions ont bien quelque valeur pour de simples âmes d'écoliers que nous étions. Dès lors, bien des années ont passé et la dynastie des Knie ne passe pas. Une génération nouvelle remplace celle qui vieillit et les pourpoints dont j'admire l'élégance ont fini leur vie de parade, comme l'ont finie aussi mes casquettes de collégien et ma tunique à boutons jaunes, contemporains de ce velours pailleté. Tout passe, j'ai vu nombre de choses plus reluisantes, mais le souvenir des Knie n'en demeure pas moins à ma mémoire. Il s'y mêle une foule d'autres images de jeunesse et lorsque vous aurez, comme moi, la barbe et les cheveux blancs, de semblables rappels seront pour vous d'une joie exquise. Vous aurez vos Knie, comme j'ai les miens. Ils porteront un nom différent, qui ne vous rappellera ni danseurs de corde, ni pourpoint scintillant, ni sourires satisfaits, mais quand même leur souvenir vous sera cher, parce qu'il évoque les impressions de vos jeunes années.

C. P.-V.

La Patrie Suisse. — C'est un numéro renforcé de pages supplémentaires, rendues nécessaires par une abondance inusitée d'importantes actualités, que nous envoie la « Patrie suisse » (No 825 du 6 mai) : miroir fidèle et varié de la vie suisse de ces dernières semaines, il ne contient pas moins de vingt-sept portraits. Ce sont ensuite d'abondantes actualités. L'art y a sa part aussi, avec un portrait de l'abbé Henry Brasey par Girod, un paysage de Cerneux-Péquignot par Henri Brasey. Sisikon et l'Urirothstock, de Gletsch et d'un glacier du Rhône y représentent le paysage suisse. Un joli numéro à conserver. E. V.

L'hôtelier empressé. — A un client : — Vos puces ne vous ont pas empêché de dormir ?
— Non, vos punaises les ont toutes mangées.



LA GÉNÉREUSE TERRE VAUDOISE

TERRE de blé et de vin, pays des grasses prairies, le canton de Vaud, plaisant au regard, a de tout temps exercé une puissante attraction sur ses habitants, qui ne le quittent guère, et sur les étrangers qui viennent volontiers s'y fixer. Féconde, en effet, la terre vaudoise suffit à nourrir sa population, et si, l'an dernier, la récolte du vin a été fort mauvaise, et la moisson gênée par les intempéries, la moyenne prise sur une période un peu étendue donne des chiffres qui sont fort satisfaisants.

Considérons tout d'abord que le canton a une superficie qui ne dépasse pas 3200 km², c'est-à-dire 320.000 hectares. Là-dessus 83.000 ha. sont couverts de forêts, et les terres incultes avec les lacs ont une étendue d'au moins 45.000 ha. Restent environ 190.000 ha. de terrains cultivables, — y compris les pâturages — et qui doivent nourrir 320.000 habitants.

Or, nous sommes nourris, et largement, grâce au labeur des paysans vaudois.

Terre de blé, disons-nous. Oui, une des belles terres de blé de l'Europe, non pas peut-être pour le nombre des hectares ensemencés, mais pour la fertilité du sol et la richesse du grain. Grâce aux sélections, à l'œuvre admirable de la Station d'essais à Lausanne, aux engrais employés, à l'effort général enfin, le rendement des céréales est chez nous un des plus élevés d'Europe. Année moyenne, nos 30.000 hectares de blé et de méteil produisent environ 500.000 quintaux de grains, quantité qui suffit à notre consommation. L'an dernier, la moisson a donné plus de 600.000 quintaux, ce qui nous a permis de vendre à la Confédération, c'est-à-dire à l'administration fédérale des céréales, environ 2400 wagons, plus du quart des livraisons effectuées par tous les producteurs suisses.

Ce seul chiffre montre la place éminente qu'occupe notre canton dans l'économie agricole nationale. Il ne faut pas oublier en effet que la superficie vaudoise ne représente que le treizième de la superficie suisse. D'autre part, la récolte totale de céréales panifiables n'a pas dépassé en 1923 — année supérieure à la moyenne — deux millions de quintaux, pour tout le pays.

Le Vaudois aime la culture du blé. Excellent labourer, il ne comprend pas une agriculture qui se bornerait exclusivement à l'élevage du bétail ou à la production des fruits. Il ouvre volontiers le sol et il sème. L'effort de nombreux propriétaires et fermiers de chez nous est admirable à cet égard, et il est juste de le signaler, puisque le blé récolté sur nos terres représente de l'argent resté au pays. Pour nous tous, d'ailleurs, gros consommateurs de pain, le blé a gardé son caractère sacré, et un des spectacles les plus beaux qu'on puisse voir est celui qu'offre en juillet la vallée de la Broye et le Gros de Vaud.

Terre de vignes aussi, notre petite patrie est fière de ses coteaux chargés de cepes. Hélas ! la récolte est ici moins sûre, moins régulière que celle des céréales et celle des fourrages, et l'année 1924 laissera chez le plus grand nombre des vigneronnes un triste souvenir. Mais, si l'on prend la moyenne de la période qui s'est écoulée depuis 1918, on obtient tout de même un produit annuel qui n'est pas loin de 300.000 hectolitres. Et là, on arrive au tiers de la production suisse totale.

Nulle culture n'est plus sensible aux variations atmosphériques, ne pâtit plus cruellement de l'absence du soleil. Et nulle culture aussi n'est faite avec autant d'amour, de ténacité, de vaillance. La vie du vigneron est une lutte perpétuelle, une somme de soucis et d'espérances où, malgré les maladies, la grêle, le gel — sans compter

parfois la mévente — en dépit du corps qui s'use terriblement, c'est quand même l'espérance qui finit presque toujours par triompher. Magnifique spectacle de labeur et de volonté. Quand la récolte est belle, c'est tout le pays qui tressaille d'allégresse, et jusque dans les plus petits hameaux, la parole court joyeuse : « On est content à Lavaux, à la Côte ; il y aura de la vendange ! »

C'est que le vin représente aussi une chose précieuse, capable de donner des forces et une saine gaieté quand on en use avec modération. C'est que l'abondante récolte apporte aux vignerons la plus juste récompense d'un labeur particulièrement dur depuis que les sulfatages sont devenus nécessaires. Et lorsque le moût déborde sur les pressoirs, que les vases se remplissent, que les longs tonneaux couronnés de fleurs passent dans nos localités, laissant échapper à la bonde une mousse légère et tiède, tous les visages se détendent. Les Vaudois se sentent reconnaissants envers leur terre généreuse.

Mais si le blé et le vin sont de grosses productions de notre pays et donnent à notre agriculture son caractère propre en Suisse, l'élevage du bétail joue un rôle encore plus important dans l'activité de nos paysans. Cent dix mille animaux de l'espèce bovine peuplent nos étables et leurs qualités, comparées aux races des cantons allemands, ne laissent rien à désirer. Qui n'a pas admiré les magnifiques troupeaux de nos éleveurs, le patient effort d'amélioration auquel tous ont participé ? Rien ne se fait précipitamment dans l'agriculture ; ce n'est que par un travail lent, acharné, par de perpétuels recommandements que le résultat est atteint. Après quoi, c'est encore par la persévérance que les succès obtenus sont conservés. Mais ces succès, quels précieux encouragements ils constituent pour ce grand laborieux qu'est le paysan ! Et quelle immense, qu'elle inestimable ressource pour un pays que cet élevage dont on retire des millions condensés, environ cent soixante millions de litres de lait ! Si la vigne donne, année moyenne, une trentaine de millions de litres de vin, nos troupeaux de vaches nous permettent de consommer ou de transformer en beurre, fromage, lait condensé, environ cent soixante millions de litres de lait.

Il faudrait encore parler de la culture des pommes de terre — dont l'apport annuel moyen est d'un million de quintaux — de celle du tabac, des légumes, des fruits, de l'élevage considérable des porcs, de la volaille... Arrêtons-nous. Notre admirable terre vaudoise, si digne d'être aimée, si fertile, si douce, n'est-elle pas une terre privilégiée. Et n'est-ce pas de la fidélité que nous lui devons !

Ah ! oui, que ses enfants lui soient fidèles.
G. Aubort.

LE BANC DES VIEUX

Le banc des vieux est couvert de poussière... près du platane aux longs bras nus qui, sous le vent du nord, tels des fétus dansent et claquent comme des bannières.

Le banc des vieux est couvert de poussière... aucun hôte des jours ensoleillés pour s'y asseoir et même y sommeiller ou plonger les doigts dans sa tabatière...

Le banc des vieux est couvert de poussière... plus de rires... et d'oiseaux racontards... absentes... les critiques des bavards, le banc n'a plus sa gaieté coutumière.

Le banc des vieux est couvert de poussière... le vieillards soucieux d'être en santé près d'un bon feu... chacun de leur côté se rient de la froidure meurtrière.

Le banc des vieux est couvert de poussière... le vent suspend sa course... tout s'endort... il plane autour un silence de mort que dissipera l'aube printanière.

Nesto.

Dans une auberge de Normandie. — Ce cidre est diablement faiblard !

— Si on peut dire, se récrie l'aubergiste ; je vous le garantis pur jus de pommes...

— Oui ; jus de pommes d'arrosoir !

Oh ! les femmes. — Une dame reprochait à son mari une rentrée tardive. Le fautif s'excusait, disant :

— Que veux-tu, ma chère, je ne demande pas mieux que de rentrer tôt, mais on rencontre celui-ci et celui-là, quoi toujours une pierre d'achoppement.

— D'achoppement, veux-tu dire !

Rencontre. — Deux ouvriers se rencontrent :

— Alors, François, où étais-tu tout cet hiver ? On ne t'a pas revu.

— Mais tu sais bien que j'étais aux glaciers de Joux.

— Ah ! oui... C'est froid, cette glace, hein ?

— Ah ! mon vieux.

— Alors, que faisais-tu ?

— Je sciai la glace, pardi ! N'est-ce pas, le lac gèle ; alors y faut donc scier la surface pour en faire des blocs qu'on vend aux hôtels, aux cafés, aux confiseurs, aux pharmaciens, à tous ceux qui en veulent, quoi.

— Comment faites-vous pour ça scier ?

— Mais, patifou, c'est bien simple. Y en a un dessus et un dessous.

— Dans l'eau ?...

— C'est sûr ! Mais moi je n'ai pas pu y tenir longtemps, parce que la seigneurie m'aveuglait.

L'INCONNUE

BENFIN !

Enfin, pour la première fois, le regard de l'inconnue avait croisé celui de Jean. Pour la première fois ! Et depuis si longtemps ils se retrouvaient là, Jean et elle, à Montbenon, le soir, sur les deux mêmes bancs voisins.

Et ce premier regard avait, comment dire ? — quelque chose de quêté, de questionneur, d'un peu anxieux qui bouleversa l'âme de Jean et y suscita un orage.

Notre bon Jean, jeune employé de magasin, avait lu et relu Victor Hugo, « Les Misérables » surtout. Et plus particulièrement encore les amours de Cosette et Marius. Il avait l'esprit farci de : « ceci tuera cela », de « cet imperceptible devenait l'infini » et « un regard ?... qu'est-ce ? Rien ou presque rien ; qu'en peut-il advenir ? Tout. Tout, c'est-à-dire, l'Amour ! » Et ce regard, ce premier regard de l'inconnue à lui, Jean, n'avait-il pas tout d'un de ces éclairs de l'âme qui déchainent des ouragans de passion ?

Comme le Marius du poète, Jean, défaillant, se leva et... s'en alla, cambrant le torse en s'efforçant de donner à sa démarche un je ne sais quoi romantique, désespéré, mais — qui sait ? qui sait ? de sympathiquement irrésistible. Et Jean sortit du jardin, le cerveau en ébullition et le cœur dans un de ces désarrois qui présagent les plus romanesques avenir ou les plus indécrottables irrésolutions.

Que faire, en effet ? Se déclarer ? Difficile, comme cela de but en blanc. Attendre ? Oui, mais attendre quoi ?

Un deuxième regard ? S'il ne venait jamais, ce deuxième regard ? S'il s'agissait d'une édition unique ? Alors ?... Alors ?

Alors, Jean revint le lendemain à Montbenon, mais comme Marius de Pontmercy, il avait revêtu son complet des dimanches et ses grandes mains étaient gantées de beurre frais.

Au lieu de s'asseoir, comme à sa coutume, directement à « son » banc, il fit quelques pas... Le paysage est si beau, n'est-ce pas ? — revint, osa passer devant son banc à Elle.

Malgré ses yeux baissés à terre, Jean — illusion ? phantasme ? — Jean avait retrouvé, direct, vrillé sur son regard à lui, celui de l'inconnue. Et ce regard, de nouveau, quemandait, interrogeait, suppliait presque.

Plus de doute, chantez Sérophius ! Sonnez trompettes ! L'heure mystérieuse des amours écosants est là.

Allons, Jean ! Courage ! Avance-toi ! Sois le prince Charmant et par une phrase jolie — brune rime avec lune, tu sais ? — engage le doux combat ! Allons ! Va !...

Jean passa, muet, confus et gêné sans plus penser à rien, toutes audaces envolées.

Un soir, pourtant, le hasard se fit son complice.

Eh ! oui, le divin hasard : un mouchoir tombé, un lacet de soulier défait, que sais-je ? La conjonction se fit, la conversation s'engagea. Dès lors, sans rien de changé à leurs habitudes, les jeunes gens se retrouvèrent chaque soir à Montbenon, mais un des bancs resta dès lors inoccupé.

Puis vinrent les promenades dominicales, puis, fatalement, l'aveu.

— Mais comment ? Mais pourquoi m'aimez-vous ?

— Ah ! Blanche, comment ne vous aimerais-je pas ? Votre regard si doux, ce regard qui cherchait quoi ? l'idéal, l'amour ? Ce regard qui demandait une réponse à une question qu'on n'ose formuler...

— Ah ! Vous croyez ? Un regard questionneur ?

— Oh ! si gentiment, si tendrement questionneur !

— Ah ! oui... mais... j'ose à peine vous l'avouer... Je cherchais...

— Ah ! dites !.. Vous cherchiez l'am... ?

— Je cherchais un mot de quatre lettres commençant par X et finissant par W et signifiant : qui n'a jamais aimé le fromage parmesan.

— Mais...

— C'était le 15 vertical qui me manquait pour finir un *mots-en-croix* d'un difficile, mon cher ! Figurez-vous qu'au 4 horizontal, deux consonnes...

C. Amstein.

Théâtre Lumen. — Le programme du Théâtre Lumen du 29 mai au 4 juin, comprend une des plus belles productions de la réputée marque américaine First National : **Au Coucher du Soleil au Sundow**, merveilleux film artistique et dramatique en 5 parties des plus divertissantes et des plus captivantes. Egalement au programme, un des plus gros succès de fou-rire avec le désopilant Frigo, **Les Châteaux en Espagne de Frigo**. A chaque représentation les dernières actualités mondiales et du pays, par le Ciné-Journal Suisse. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 31 mai, matinée dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — Pour son programme du 29 mai au 4 juin, le Royal Biograph s'est assuré l'une des œuvres qui fit causer tout particulièrement la presse cinématographique ces derniers temps : **Le Fantôme du Moulin rouge**, grand drame mystérieux et émouvant en 6 parties de René Clair, interprété par Sandra Milowanoff, Georges Vaultier, Maurice Schütz, Davert et auxquels les fameux quadrilles du Moulin Rouge ont prêté leur concours. A chaque représentation les dernières actualités mondiales et du pays, par le Ciné-Journal Suisse. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 31 mai, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

COUPELLERIE PARAPLUIES
Aiguillage et réparations tous les jours. — Spécialité d'aiguillage de tondeuses.
Coutellerie de la rue de la Louve. **Stephane BESSON**

DENTISTE R. GUIGNET
Pl. Riponne 4 - LAUSANNE - Tél. 66.18
Consultations tous les jours de 8 à 12 h. et de 2 à 6 h.

GRAINES FOURRAGÈRES Rue de l'Alé 43.
Assortiment complet LAUSANNE Tél. 94.28
Grains et Farines **E. UTZ**

HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFÈVRE
G. Guillard-Cuénot, Palud 1, Lausanne
Grand choix — Réparations garanties — Prix modérés

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzано c'est bien plus sûr.
P. POUILLOR, agent général, LAUSANNE